

## Deutsch.

*Deutsch* – *tiutsch* en vieux-haut allemand -, ne désigne pas à l'origine une nation, mais « les gens », partageant ainsi ce radical avec d'autres langues, par exemple « *tud* » en breton ou « *tuatha* » en gaélique. C'est un cas fréquent, que l'on trouve par exemple dans les mots « *magyar* », qui équivaut étymologiquement à « *homme* », ou « *manouches* », bohémiens, qui désigne dans l'absolu les « *humains* », descendants du dieu indien *Manu*, une sorte de Noé, de qui nous sommes tous issus. Tous Manouches ! C'est beau, car cela n'est pas, je pense, un mot exclusif qui relègue les autres nations dans un monde non humain, mais qui embrasse la totalité des humains dans la nation qui l'emploie, un peu comme lorsqu'on dit, dans les statistiques populaires, que 15% *des gens* pensent ceci ou préfèrent boire cela, sans préciser, comme cela arrive encore, qu'il s'agit des Français. *Deutsch*, *tud*, *tuatha*, *magyar*, *manouches* etc. sont des mots très agréables à se rappeler dans ce sens-là, auquel je suis attaché.

## Apprendre l'allemand.

Mis à mal par cinq à six années de fascisme, d'occupation, de guerres et de massacres en France et partout, l'allemand n'est dans les années 50, où j'arrive en 6<sup>e</sup>, guère en faveur dans les familles. On le perçoit comme la langue des ennemis, ce qui est une généralisation compréhensible. Cela dit, il fait partie d'une triade linguistique considérée comme formatrice pour les enfants : latin, allemand et grec, trois langues de culture, qui en outre comportent des déclinaisons, dont on ne conçoit guère l'intérêt, mais qui, dit-on, structurent le langage, donc l'esprit des enfants qui les apprennent. En même temps, on ouvre des sixièmes « modernes », dont la modernité réside en cela qu'elles se débarrassent du joug de cette vieille culture du latin, permettant de bondir vers des horizons plus dégagés. Nous, enfants de sixième « classique », considérons avec un certain dédain ces camarades, encore minoritaires, qui ne connaîtront pas les secrets de la langue d'où est issu le français.

L'idée profondément enracinée du latin « formateur de l'esprit » sévit parfois encore aujourd'hui. Pour le latin, il suffit d'apprendre la grammaire, un peu de vocabulaire (mais comme c'est une langue ancienne, qu'on ne pratique plus, le constant recours au dictionnaire est conseillé), et cela suffit. On parcourt la *Guerre des Gaules*, *De viris illustribus*, un peu de Plaute, de Virgile, de Cicéron, et surtout, on procède par petits exercices de traduction, bouts de phrases, textes brefs à peine signés, pour lesquels on cherche les « *pontes asinorum* », *ponts aux ânes*, citations de membres de phrases dans le dictionnaire qui nous livrent gratis des passages entiers de ces textes difficiles.

Le cas de l'allemand est différent. C'est une langue parlée, bien sûr, et on plonge d'emblée dans l'oralité. Lecture de textes, questions et réponses dans la tradition scolaire (« *Es-tu une fille ? – Non, je ne suis pas une fille, mais un garçon* »), mais plaisir subtil d'utiliser un code et des intonations inhabituels. Dans les débuts, nous jouons, mon frère et moi, à échanger quelques phrases en allemand à la table familiale, sûrs que notre code ne peut être compris par le reste de la famille. Les parents prennent cela avec bonne humeur, fiers des prouesses de leurs aînés, tandis que les deux cadets, qui dans le fond s'en fichent, nous regardent bouche bée. Les structures claires de la langue, qu'il faut faire l'effort d'apprendre sans faille – effort facilité par le fait que nous sommes largement entraînés par le latin -, nous facilitent la tâche, et nous continuons sans peine, mois après mois, année après année. L'allemand s'apprend aisément, pourvu qu'on s'y attache.

Pendant l'Occupation, dit-on, la motivation des parents qui font apprendre cette langue à leurs enfants est parfois de pouvoir approcher l'ennemi, pour comprendre ce qu'il dit, l'espionner par intérêt ou par patriotisme, ou mieux le combattre, tout cela étant peut-être mêlé ; mais maintenant, les choses sont plus claires (notons que comme toujours, y compris dans ma vie de professeur d'allemand, car c'est mon gagne-pain pendant quarante années, il faut se *justifier* : pourquoi apprends-tu / enseignes-tu l'allemand ? alors que le reste, l'anglais, le français, les mathématiques et la physique, la biologie, l'histoire, la géographie, tout le reste, bien sûr, et aussi, longtemps après, l'espagnol, semblent aller de soi). La réponse que vous donnez, ratifiée d'emblée par un discret bâillement étouffé ou un regard vitreux de votre interlocuteur, masquant son ennui, est que l'on apprend une langue de culture, celle des philosophes, des peintres et des artistes, des compositeurs, des opéras, des poètes (pensons à ce sempiternel syntagme *la langue de Goethe et de Schiller*, qui ne méritent pas cette platitude de gens qui n'en liront jamais une ligne, ni dans leur langue, ni *dans la langue* en question). On ajoute alors que l'allemand est la langue la plus parlée d'Europe occidentale, cent millions de locuteurs, soit les populations réunies de la Grande-Bretagne, du Portugal et du Danemark : on vous croit, on opine, l'air poliment étonné, on s'éloigne, parce que dans le fond on s'en fiche, et c'est tout.

Les choses sont plus claires désormais : si les parents font alors « choisir l'allemand » à leurs enfants, c'est bien souvent par volonté de leur faire connaître cette belle culture qui a été occultée, quasiment ruinée par le fascisme nazi, et aussi – en parallèle – de rapprocher par une compréhension mutuelle la jeunesse, donc l'avenir des relations entre deux peuples qui se sont affrontés et ont cherché à se détruire à plusieurs reprises. La paix entre les hommes, donc. Les souffrances individuelles et familiales – captivité, mort, déportation, etc. – trouvent ici leur rédemption, ainsi que dans le beau mouvement de jumelage de communes des deux pays. Il faut dire que tout cela est en partie démantelé par la *facilité* de ces dialogues populistes des films de guerre, perpétuée par la suite par la télévision, où l'allemand des militaires et des tortionnaires, quand ils ne sont pas carrément ridicules, est une langue rauque et incompréhensible, formée de hurlements quasiment monosyllabiques (« *Abführen ! Jawohl, Herr Major ! Feuer !* »), comparable à celles des sauvages de King-Kong ou des Indiens de cinéma massacrant les héros anglo-saxons américains. Certes, le métier d'acteur est soumis à des aléas, on connaît le chômage des « intérimaires du spectacle », mais la prostitution d'acteurs germanophones dans ces films continue à faire des ravages dans le public des braves gens. Aujourd'hui encore, le monde se tape sur le ventre en entendant, avec cet accent S.S. de cinéma que tous connaissent : « *Nous avons les moyens de vous faire parler !* ».

## Poésie.

Apprenant l'allemand, on peut fort bien – arrivé à un certain niveau, bien sûr – aborder la littérature par la poésie. Les mots, les rythmes et les sons de cette langue ont un spectre si large que leurs combinaisons créent des univers à la fois précis et chatoyants, à la fois flottants et équilibrés. Les jeunes en rêvent. Ils ont raison, et je n'échangerais mon métier de professeur d'allemand contre aucun autre. Voici quelques exemples de ce qu'ils découvrent.

### Ballade des äußeren Lebens

Und Kinder wachsen auf mit tiefen Augen,  
Die von nichts wissen, wachsen auf und sterben,  
Und alle Menschen gehen ihre Wege.

### Ballade de la vie extérieure

Et des enfants grandissent, les yeux profonds  
Qui ne savent de rien, grandissent et meurent,  
Et tous les hommes vont leurs chemins.

Und süße Früchte werden aus herben  
Und fallen nachts wie tote Vögel nieder  
Und liegen wenig Tage und verderben.

Und immer weht der Wind, und immer wieder  
Vernehmen wir und reden viele Worte  
Und spüren Lust und Müdigkeit der Glieder.

Und Straßen laufen durch das Gras, und Orte  
Sind da und dort, voll Fackeln, Bäumen, Teichen,  
Und drohende, und totenhaft verdorrte...

Wozu sind diese aufgebaut ? und gleichen  
Einander nie ? und sind unzählig viele ?  
Was wechselt Lachen, Weinen und Erbleichen ?

Was frommt das alles uns und diese Spiele,  
Die wir doch groß und ewig einsam sind  
Und wandernd nimmer suchen irgend Ziele ?

Was frommts, dergleichen viel gesehen haben ?  
Und dennoch sagt der viel, der „Abend“ sagt,  
Ein Wort, daraus Tiefsinn und Trauer rinnt

Wie schwerer Honig aus den hohlen Waben.

Et des fruits doux viennent de fruits âcres  
Et tombent la nuit comme des oiseaux morts  
Et restent là quelques jours et se gâtent.

Et toujours souffle le vent, et toujours  
Nous entendons et disons beaucoup de mots  
Et ressentons plaisir et lassitude des membres.

Et des routes courent dans l'herbe, et des villages  
Sont çà et là, pleins de flambeaux, d'arbres, d'étangs,  
Et des menaçants, et des mortellement desséchés...

Pour quoi sont-ils bâtis? Et ne se ressemblent  
Jamais l'un à l'autre ? Et sont innombrables?  
Qu'est-ce qui alterne rire, pleurer et blêmir?

A quoi nous sert tout cela et ces jeux,  
A nous qui sommes grands et éternellement solitaires  
Et, errant, ne cherchons jamais de but quelconque?

A quoi sert d'avoir vu beaucoup de telles choses?  
Et pourtant, il dit beaucoup, celui qui dit „soir“,  
Un mot d'où s'écoule profondeur et chagrin

Comme le lourd miel des rayons creux.

Hugo von Hofmannsthal (1895)

### Die Gespons Jesu klaget ihren Herzenbrand

Gleich früh, wann sich entzündet  
der silberweiße Tag  
und uns die Sonn verkündet,  
was nachts verborgen lag,  
die Lieb in meinem Herzen  
ein Flämmlein stecket an ;  
das brennt gleich einer Kerzen,  
so niemand löschen kann.

Wann schon ichs schlag in Winde  
gen Ost- und Nordenbraus,  
doch Ruh noch Rast ich finde,  
lasst nie sich blasen aus.  
O weh der Qual und Peine !  
Wo soll mich wenden hin ?  
Den ganzen Tag ich weine,  
weil stets in Schmerzen bin.

Wann wieder dann entflohen  
der Tag zur Nacht hinein  
und sich gar tief gebogen  
die Sonn und Sonnenschein,  
das Flämmlein so mich quälet  
noch bleibt in voller Glut,  
all Stund, so viel man zählet,  
mich's je noch brennen tut.

Das Flämmlein, das ich meine,  
ist Jesu süßer Nam ;  
es zehret Mark und Beine,  
frisst ein gar wundersam.  
O Süßigkeit in Schmerzen,  
o Schmerz in Süßigkeit,  
ach bleibe doch im Herzen,

Ob schon in Pein und Qualen  
mein Leben schwindet hin,  
wann Jesu Pfeil und Strahlen  
durchstreicht Mut und Sinn:  
doch nie so gar mich zehret  
die Liebe Jesu mein,  
als gleich sie wieder nähret  
und schenkt auch Freuden ein.

O Flämmlein süß ohn Maßen,  
o bitter auch ohn Ziel !  
Du machest mich verlassen  
all ander Freud und Spiel ;  
du zündest mein Gemüte,  
bringst mir groß Herzenleid ;  
du kühlst mein Geblüte,  
bringst auch Ergetzlichkeit.

Ade zu tausend Jahren,  
o Welt, zu guter Nacht !  
Ade, lass mich nun fahren,  
ich längst hab dich veracht !  
In Jesu Lieb ich lebe,  
sag dir von Herzengrund:  
In lauter Freud ich schwebe,  
wie sehr ich bin verwundet.

bleib doch in Ewigkeit.

Friedrich von Spee (1649)

### La fiancée de Jésus déplore l'incendie de son cœur

Dès l'aube, quand s'enflamme  
le jour argenté  
et que le soleil nous proclame  
ce qui la nuit était caché,  
l'amour en mon cœur  
allume une petite flamme ;  
elle brûle comme une chandelle  
que nul ne peut éteindre.

Que je la mette dans le vent  
dans les bourrasques de l'est et du nord,  
je ne trouve ni paix ni trêve,  
elle ne se laisse jamais souffler.  
Las ! douleur et supplice!  
Où me tournerai-je?  
Tout le jour je pleure  
car je suis sans cesse dans les tourments

Puis quand à tire-d'aile  
le jour s'en est allé dans la nuit  
et que sont descendus dans les profondeurs  
le soleil et sa lumière,  
la petite flamme qui me torture  
reste dans tout son éclat,  
toutes les heures que l'on peut compter,  
elle me brûle toujours.

La petite flamme dont je parle  
est de Jésus le doux nom ;  
elle dévore le corps entier,  
vous consume merveilleusement.  
O douceur dans les douleurs,  
o douleur dans la douceur,  
ah, reste donc dans mon cœur,  
reste pour l'éternité.

Bien que dans la souffrance et les tourments  
ma vie s'en aille,  
quand de Jésus la flèche et les traits  
traverse mon âme et mes sens:  
jamais cependant ne me dévore autant  
l'amour de mon Jésus,  
qu'aussitôt il ne me nourrisse  
et me verse aussi la joie.

O petite flamme douce sans mesure,  
amère sans fin !  
Tu me fais délaisser  
toute autre joie et tous autres ris ;  
tu enflames mes sentiments,  
m'apportes de grands chagrins:  
tu rafraîchis mon sang,  
et me dispenses aussi les plaisirs.

Adieu, pour mille ans,  
o monde, bonne nuit !  
Adieu, je t'abandonne,  
depuis longtemps je te méprise!  
Dans la joie de Jésus, je vis,  
je te le dis du fond de mon cœur:  
Dans la joie je vole,  
quelque blessé que je sois.

### Die Spitze

I

Menschlichkeit : Namen schwankender Besitze,  
noch unbestätigter Bestand von Glück ;  
ist das unmenschlich, dass zu dieser Spitze,  
zu diesem kleinen dichten Spitzestück  
zwei Augen wurden ? - Willst du sie zurück ?

Du Langvergangene und schließlich Blinde,  
ist deine Seligkeit in diesem Ding,  
zu welcher hin, wie zwischen Stamm und Rinde,  
dein großes Fühlen, kleinverwandelt, ging ?

Durch einen Riss im Schicksal, eine Lücke  
entzogst du deine Seele deiner Zeit ;  
und sie ist so in diesem lichten Stücke,

II

Und wenn eines Tages dieses Tun  
und was an uns geschieht gering erschiene  
und uns so fremd, als ob es nicht verdiene,  
dass wir so mühsam aus den Kinderschuhen

um seinetwillen wachsen - : Ob die Bahn  
vergilbter Spitze, diese dichtgefügte  
blumige Spitzenbahn, dann nicht genügte,  
uns hier zu halten ? Sieh : sie ward *getan*.

Ein Leben ward vielleicht verschmäht, wer weiß ?  
Ein Glück war da und wurde hingegeben,  
und endlich wurde doch, um jeden Preis,  
dies Ding daraus, nicht leichter als das Leben

dass es mich lächeln macht vor Nützlichkeit.

und doch vollendet und so schön als sei's  
nicht mehr zu früh, zu lächeln und zu schweben.

Rainer Maria Rilke

1906

### La dentelle

#### I

Humanité : noms de vacillantes possessions,  
existence encore inconfirmée de bonheur,  
est-il inhumain que cette dentelle,  
ce petit morceau dense de dentelle,  
deux yeux la devinrent ? – veux-tu les reprendre ?

Ô toi longtemps passée et finalement aveugle,  
ta béatitude est-elle en cet objet,  
vers laquelle, comme entre tronc et écorce,  
ton grand sentir, métamorphosé en petit, s'en alla ?

Par une faille dans le destin, un trou,  
tu retiras ton âme à ton temps ;  
et elle est tant dans ce lumineux morceau  
que cela me fait sourire d'utilité.

#### II

Et si un jour ce faire  
et ce qui se passe pour nous apparaissait minime  
et si étranger à nous, comme si cela ne méritait pas  
que si péniblement de notre enfance

nous grandissions pour cela - : est-ce que le lé  
de dentelle jaunie, ce dense assemblage  
du lé de dentelle à fleurs ne suffirait pas alors  
à nous tenir ici ? Vois : il fut fait.

Une vie fut peut-être méprisée, qui sait ?  
Un bonheur fut là et fut gaspillé,  
et enfin, à tout prix, pourtant,  
cette chose en fut faite, pas plus légère que la vie  
et pourtant achevée et aussi belle que s'il  
n'était point trop tôt pour sourire et pour flotter.

(traductions C. L.)